Zeitschrift: Curaviva : revue spécialisée
Herausgeber: Curaviva - Association des homes et institutions sociales suisses
Band: 12 (2020)
Heft: 2: Femmes : elles règnent en nombre dans les métiers des soins

Artikel: Pionnière des soins palliatifs, Rosette Poletti continue d'accompagner la fin de vie : "Tout le monde a besoin de bienveillance, en toute situation"

Autor: Nicole, Anne-Marie

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1032813

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Pionnière des soins palliatifs, Rosette Poletti continue d'accompagner la fin de vie

«Tout le monde a besoin de bienveillance, en toute situation»

Infirmière, psychologue, enseignante, conférencière, écrivaine, chroniqueuse… Rosette Poletti a formé et accompagné plusieurs générations de professionnel·le·s des soins infirmiers en Suisse romande. Portrait d'une femme toujours bienveillante.

Anne-Marie Nicole

En temps normal, Rosette Poletti nous aurait certainement accueillis chez elle, dans l'appartement qu'elle partage depuis plusieurs années avec un couple de réfugiés tibétains et leur fillette de deux ans, à Yverdon, sur les bords du lac de Neuchâtel. Mais plus rien n'est normal depuis quelques semaines et c'est par visioconférence que nous nous rencontrons. La situation ne semble guère perturber notre hôte: «Le confinement se déroule très bien. Nous avons du temps les uns pour les autres, nous vivons dans l'ici et maintenant, c'est très chouette!» De l'autre côté de l'écran, Rosette Poletti est souriante et chaleureuse, elle raconte avec enthousiasme, sans ostentation ni démonstration. Sa joie de vivre est manifeste, son attention pour les autres intacte et sa capacité à s'indigner face aux injustices sociales toujours aussi vive.

«Figure romande de la bienveillance»: c'est en ces termes que le journal local, Le Régional, la décrivait il y a quelques années. Bienveillance est en effet le mot qui sied le mieux à Rosette Poletti, une valeur indissociable de son long parcours d'une vie si riche qu'elle aurait pu en vivre plusieurs, une attitude qui la guide aujourd'hui encore. «J'ai énormément écrit et enseigné sur la bienveillance. Tout le monde a besoin de bienveillance, en toute situation. C'est fondamental. Je la vis et je la pratique aujourd'hui surtout avec les gens endeuillés que j'accompagne.»

«Je n'ai pas une âme d'assistante! J'aime créer et décider.»

Rosette Poletti a vu le jour il y a bientôt quatre-vingt-deux ans, non loin de là, à Payerne, dans la Broye vaudoise. Ses parents, Roland et Lina, sont des humanistes protestants. Ils s'investissent beaucoup au service de la communauté et dans des activités bénévoles. «Nous étions une famille simple et unie, avec beaucoup d'amour et de tolérance les uns envers les autres. Mes parents nous ont inculqué des valeurs, ils nous ont appris l'écoute et la parole, ils nous ont toujours soutenus dans nos choix et nous ont donné confiance.»

Souci de l'autre et désir d'aider

Rosette est une enfant facile, gaie, indépendante, qui développe tôt une passion pour la lecture. «Ma mère me disait: 'On ne peut pas passer son temps à lire, il faut faire quelque chose, une femme doit savoir faire quelque chose de ses mains!' Et elle m'envoyait faire trois tours de tricot!» Aujourd'hui encore, ce souvenir l'amuse. Elle est l'aînée de trois enfants. Mais il y a souvent bien davantage d'enfants à la maison: au sortir de la guerre, la famille Poletti accueille en effet régulièrement des enfants envoyés par la Croix-Rouge, venus d'Allemagne, d'Italie ou de France, et dont elle se souvient de tous les prénoms! Son statut d'aînée lui apprend vite le sens des responsabilités et le souci de l'autre. De là viendra tout naturellement le désir d'aider et de servir la communauté.

Elle veut être institutrice, mais le hasard d'une rencontre en décide autrement. Après avoir écouté la conférence donnée par une infirmière missionnaire pratiquant en Inde, elle change d'avis et devient infirmière. Infirmière: un métier typiquement féminin… «À mon époque, c'était comme ça. Les femmes avaient des qualités particulières qui leur permettaient de s'engager dans un rôle de care. Des hommes, ont attendait

d'autres compétences.» Rosette Poletti rappelle cependant que c'est elle qui fut la première, plus tard, lorsqu'elle reprendra la direction du Bon Secours à Genève à la fin des années 1970, à ouvrir les portes de l'école d'infirmières aux hommes. «Je me souviens bien du premier élève infirmier: il était Italien et il avait longtemps travaillé dans des domaines très divers. Il était très jovial et avait le contact facile. C'est lui qui était venu se présenter spontanément.» Tandis qu'elle réussit à convaincre ses collègues d'accepter les hommes sur les bancs de l'école, les membres de l'association des anciennes élèves lui en voudront beaucoup. Si les hommes restent minoritaires dans la profession infirmière, elle remarque cependant qu'ils sont majoritaires dans les postes de cadres infirmiers. «Les organes dirigeants les préféraient aux femmes auxquelles ont reprochait les congés maternité. Un jour, j'ai fait le calcul, car j'avais un enseignant homme, capitaine dans l'armée: en comptant ses jours d'absence, il aurait pu faire quatre enfants!»

Rosette Poletti en tenue d'infirmière, en 1958, accompagnant une patiente de la clinique psychiatrique de Genève. Photos: archive privée

Une soif de découvertes et de savoirs

Loin des considérations de genre, le métier d'infirmière permettait surtout à Rosette Poletti «de mettre ensemble toutes sortes de désirs: être utile, servir les autres, découvrir, partir…». Car si elle s'est aujourd'hui rapprochée des lieux de son enfance, c'est aux quatre coins du monde qu'elle est en effet partie assouvir sa soif insatiable de découvertes et de savoirs. Sa vie est un enchaînement de hasards bienvenus, de rencontres décisives et d'opportunités qu'elle a su saisir.

Elle commence par l'Angleterre, où elle restera dix-huit mois comme jeune fille au pair et d'où elle reviendra avec un First Certificate en poche. De retour en Suisse, elle intègre l'école de soins infirmiers Le Bon Secours, à Genève, créée en 1905. En fondant cette école, la doctoresse Champendal, une des premières femmes médecins à Genève, voulait proposer une formation d'infirmière aux jeunes filles oisives des bonnes familles genevoises afin qu'elles apportent les soins nécessaires à la population ouvrière miséreuse. «J'ai aimé cette école», confie Rosette Poletti. Elle y reviendra plus tard, comme enseignante d'abord, puis comme directrice.

En 1961, après avoir obtenu son diplôme d'infirmière en soins généraux, Rosette Poletti s'inscrit à l'Université de Genève en théologie. «J'aurais aimé devenir pasteure, mais ça n'était pas possible pour une femme à l'époque.» Elle suit donc un programme de théologie de trois ans spécialement conçu pour les femmes, qui leur permettait de devenir assistantes pastorales. Elle étudie la journée, travaille la nuit aux urgences de l'hôpital. Une période dense et exaltante. Pourtant, elle ne deviendra pas assistante pastorale: «Je n'ai pas une âme d'assistante! J'aime créer et décider.» Elle investira donc toute son énergie dans les soins infirmiers.

«J'ai toujours été très heureuse dans tout ce que j'ai entrepris.»

Elle part en Algérie faire un stage auprès de la population kabyle. Elle y tente une approche missionnaire, mais prend vite conscience que la démarche va à l'encontre de ses propres valeurs de respect de l'autre: «De quel droit impose-t-on à des gens une autre culture ou une autre croyance, soi-disant parce que la nôtre serait meilleure?» Elle se rend ensuite à Marseille, dans les bidonvilles devenus aujourd'hui les quartiers nord. Elle y découvre la réalité d'un quart-monde qui la bouleverse. Elle y tombe aussi gravement malade de la typhoïde et, sur ordre des médecins, elle revient prématurément à Genève pour se soigner. Là, les suites d'une autre maladie l'empêcheront d'avoir des enfants. «Un grand manque», dont elle s'ouvre un jour à une vieille religieuse. «Elle m'avait dit, sachez qu'une femme peut enfanter autre chose que des enfants. Cela m'avait beaucoup aidée et j'ai toujours été très heureuse dans tout ce que j'ai entrepris.»

>>

L'aventure américaine

Elle retourne à l'école Le Bon Secours, comme enseignante assistante cette fois. Mais à peine a-t-elle posé ses valises à Genève, qu'une occasion se présente: l'école a reçu une bourse de la Fondation Rockefeller, une fondation caritative privée dont le but est de «promouvoir le bien-être de l'humanité dans le monde». L'obtention de la bourse exige d'intégrer immédiatement le programme de formation aux États-Unis et de disposer d'un bon niveau d'anglais. Il y a peu de candidates au sein de l'école. Rosette Poletti saisit sa chance. On est au milieu des années 1960.

«J'ai vu et vécu des choses fantastiques, tant dans les études que dans le travail.»

Son périple américain durera huit ans, en deux temps. Il démarre à Détroit, se poursuit à San Francisco puis à New York. Rosette Poletti étudie principalement les soins infirmiers psychiatriques «bien plus développés là-bas que chez nous à cette époque». Parallèlement, elle travaille dans des services de soins, comme à Harlem où elle est confrontée à la grande pauvreté et à la ségrégation raciale. Elle enseigne aussi. Elle assure notamment une formation d'un semestre en français pour des étudiantes haïtiennes venues se former aux États-Unis. «Malgré les difficultés, j'ai eu beaucoup de plaisir. J'ai vu et vécu des choses fantastiques, tant dans les études que dans le travail.»

Des États-Unis, elle revient avec un diplôme en soins infirmiers psychiatriques décroché à Détroit, un master en psychiatrie et psychothérapie de l'Université de San Francisco et un doctorat en sciences de l'éducation de l'Université de Columbia, à New York. Mais elle rapporte aussi dans ses bagages d'autres précieux acquis: la découverte de la pensée de Carl Rogers, un psychologue humaniste américain pour qui les gens peuvent changer et évoluer lorsqu'ils disposent d'une attention simple, par le regard, l'écoute, la bienveillance. «C'est exactement ce que je cherchais! C'est fondamental dans les soins.»

Une contribution majeure aux soins palliatifs

Elle a également la chance de croiser la route d'Elisabeth Kübler-Ross à New York, une psychiatre américaine née en Suisse, pionnière de l'approche des soins palliatifs pour les personnes en fin de vie et de l'accompagnement aux mourants. Cette rencontre est décisive, «une révélation» dit Rosette Poletti. «Avant l'arrivée des soins palliatifs, on isolait les gens en fin de vie, on gérait mal la morphine, beaucoup gémissaient, j'en faisais des cauchemars.» Rosette Poletti apporte une contribution majeure au développement des soins palliatifs à Genève. Dès le début des années 1970, elle introduit l'enseignement des soins palliatifs aux élèves infirmières et infirmiers. Elle intègre un groupe de travail qui réunit médecins, psychiatres et aumôniers et qui plaide en faveur de l'ouverture d'une unité spécialisée. Le Centre des Soins Continus (Cesco) verra ainsi le jour à Genève en 1979. Elle ne manquera pas non plus de sensibiliser aux soins palliatifs de nombreuses volées de soignantes et soignants, notamment des EMS de Suisse romande, qui ont étudié à l'École supérieure d'enseignement infirmier de la Croix-Rouge Suisse à Lausanne, qu'elle a dirigée de 1984 à 1987.

À partir de là, les thèmes liés à la fin de vie et au deuil orientent ses activités, que ce soit dans les domaines de l'accompagnement, de la formation ou de l'écriture. Rosette Poletti a toujours aimé enseigner, former, transmettre, que ce soit en Suisse ou ailleurs, notamment dans ses missions ponctuelles de consultante en soins infirmiers pour le compte de l'Organisation mondiale de la santé.

Aujourd'hui encore elle donne quelques cours et conférences. Elle écrit aussi. Beaucoup. Depuis 1987, elle tient la chronique hebdomadaire «Sagesse» qui paraît dans Le Matin Dimanche, répondant au courrier des lecteurs sur des questions existentielles – les courriels ont simplement remplacé les lettres. Elle est aussi l'autrice ou la co-autrice avec Barbara Dobbs, son amie et complice de longue date rencontrée aux États-Unis et décédée en 2016, d'une longue liste d'ouvrages sur le deuil, le lâcher-prise, l'estime de soi, la résilience, etc. Un livre est en réflexion, sur le thème de la consolation.

Une vie privilégiée

Si elle a toujours milité pour la qualité et l'innovation dans la formation des soins infirmiers, pour des bonnes conditions de travail dans les soins et la reconnaissance et valorisation des métiers – elle fut l'une des premières à donner des cours de soins infirmiers à la Faculté de psychologie de l'Université de Genève –, elle livre aujourd'hui un nouveau combat pour les réfugiés dont elle défend les conditions de vie et qu'elle aide à

Rosette Poletti, aujourd'hui, au bord de «son» lac de Neuchâtel.

traverser les deuils – tous les deuils. Sans doute que la vie communautaire favorise son esprit combatif contre les injustices et les inégalités sociales. Estime-t-elle avoir eu un parcours atypique pour une femme de sa génération? Pas vraiment: «Les circonstances se sont simplement et naturellement mises en place et enchaînées», observe-t-elle modestement. Et d'où tire-t-elle donc toute cette énergie? «J'ai une vie privilégiée. J'ai beaucoup de chance, je suis bien entourée! Même si je n'ai pas pu avoir d'enfants, je ne me suis jamais sentie seule… Et là, l'univers me donne cette petite-fille. Elle se prénomme Tenzin Rosette. N'est-ce pas magnifique?», s'enthousiasme la grand-maman d'adoption. ●